

Compte rendu : Neige Sinno, *Triste tigre*, Paris, P.O.L, 2023

ALICIA BABA¹

« C'est un moment hors du temps, détaché du cours de l'histoire, tellement chargé d'absurde et de sens qu'il échappe à toute tentative d'en rendre compte par une narration. » (p. 20)

Comment raconter la souffrance d'exister ? La littérature peut-elle nous débarrasser du fardeau d'un abus qui nous suit comme une ombre jusqu'à la fin de notre vie ?

Entre vérité et invention, obscurité et lumière, fiction et autobiographie, le dernier livre de Neige Sinno peut être placé dans une sorte de huis clos littéraire et social dont elle tente d'ouvrir les portes de l'intérieur vers l'extérieur. Le choix de la première personne n'est pas non plus un hasard, car l'auteure souhaite transformer le pacte autobiographique, en revendiquant de nouvelles valences pour cette *littérature de second degré*. Elle se montre dans toute sa vulnérabilité au lecteur, lui confiant non seulement l'histoire de sa vie, mais aussi ses peurs, ses craintes et ses insécurités. Cette confession va au-delà de la sincérité, elle est profonde et douloureuse. Le « je » grammatical ouvre une porte aux centaines, voire aux milliers d'autres personnes qui ont vécu et vivent encore une expérience similaire. Car Neige Sinno donne voix non seulement aux enfants maltraités, mais aussi à chacun d'entre nous.

Son ambition est de créer une œuvre totale, une œuvre qui, en refusant la fiction, refuse d'esthétiser la vie par des artifices littéraires. Car le vrai *théâtre de la cruauté*, c'est la vie elle-même, comme le définissait Antonin Artaud dans *Le Théâtre et son double*. Sinno ne cherche pas à se sauver par l'art, car le rôle de la littérature n'est pas thérapeutique, mais dénonciateur. Et puisqu'il n'y a pas de résolution possible, elle est forcée de vivre avec ce soi *tronqué, maudit*, dans lequel elle ne se reconnaît pas.

Neige Sinno dénonce l'arbitraire des mots face à la réalité factuelle, qui dépasse le niveau linguistique pour toucher l'individuel, le psychologique et, par

¹ Master d'Études Françaises et Francophones, Université de Bucarest.

extension, le collectif. Les mots ne peuvent rendre compte de la réalité invisible, de cette partie cachée de la réalité, mais le fait qu'elle ne soit pas exprimée par des mots ne la fait pas disparaître, elle existe indépendamment du langage et du regard : « L'obscurité n'est qu'une question d'éclairage. » (p. 21).

Le récit est irrigué d'une sensualité délibérée et recherchée qui rappelle la *Lolita* de Nabokov, car tout comme elle, la petite fille n'avait nulle part où aller. Le texte introduit le lecteur dans une atmosphère faussement érotique qui, à son tour, joue un rôle dénonciateur. Sinno tente de sortir l'abus de la sphère du tabou afin de le mettre en exergue, souvent par le biais de lectures transversales, qui visent à dénoncer l'abus en tant que pratique sociale profondément enracinée dans les sociétés occidentales. C'est un récit-monde par sa volonté de rompre avec cette chaîne de traumatismes macro-historiques et transgénérationnels, un récit qui, exposant la vie telle qu'elle est, dépouillée de tout artifice, n'en finit pas d'arracher les masques et de dénoncer la dialectique aliénante victime - bourreau : « On est exposé, mis dans la lumière et, paradoxalement on est effacé, car la personne représentée n'est pas exactement le soi qu'on connaît [...]. » (p. 39).

La force d'innovation de Sinno réside précisément dans l'inédit de son approche, qui consiste à montrer que la victime d'un abus présente à la fois des caractéristiques similaires aux autres, ce qui permet de normaliser l'abus comme partie intégrante de nos sociétés, mais aussi que ces personnes, bien que semblables aux autres, sont coupées d'elles-mêmes, des autres et de leur milieu, vivant dans l'intemporalité de leur propre univers. Car l'abus ébranle profondément non seulement l'image de soi, brisée en morceaux recomposés de façon aléatoire, mais aussi notre façon de voir le monde.

Le roman dénonce le pouvoir dominateur du regard du bourreau, regard intrusif qui, se mêlant sournoisement au nôtre, nous en rend prisonniers : son regard devient notre reflet, nous sommes de l'autre côté du miroir. Serait-ce à la littérature de nous en tirer ?